

ET NE RESTE QUE DES CENDRES



OYA BAYDAR

ET NE RESTE  
QUE DES CENDRES

roman

Traduit du turc par  
VALÉRIE GAY-AKSOY

PHÉBUS

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN  
DU MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DU TOURISME DE LA TURQUIE,  
DANS LE CADRE DU PROGRAMME TEDA



Titre original :  
*Sıcak külleri kaldı*

© Oya Baydar, Kalem, 2000.

Pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0780-6

CRIME NON ÉLUCIDÉ À PARIS  
ET LEÇON DE GRAMMAIRE

Ce « mort »... je l'avais déjà vu. Était-ce il y a cinq ans, était-ce il y a vingt-cinq ans? Je ne me rappelle pas. Les morts ne vieillissent pas, dit-on, mais il a vieilli. Beaucoup... beaucoup vieilli.

Si elle dit cela, ils vont croire qu'elle a perdu la tête ou qu'elle joue la comédie. Le mieux, c'est de se taire, de répondre aux questions qu'on lui pose, et de se taire...

– L'avez-vous identifié<sup>1</sup> ?

Elle fait un petit signe affirmatif de la tête.

Ils lui avaient déjà posé la même question à l'époque, sur le même ton, avec la même indifférence : « Avez-vous identifié le cadavre ? »

Cette fois, ils n'ont pas prononcé le mot « cadavre ». Le *l* apostrophe en tient lieu. Une particularité du français.

« Les articles ne sont pas des mots superflus, mademoiselle Öztürk, ce ne sont pas des appendices insignifiants posés devant les noms communs. Parfois, vous pouvez désigner le monde avec ces deux, trois lettres. »

Cours : grammaire. Lieu : une sombre salle de classe donnant sur une cour morne pavée de gris. Avec sa déprimante tenue bleu marine, son foulard bleu marine noué à l'arrière

1. En français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

pour camoufler ses cheveux – ou sa tête rasée –, la religieuse au mince visage blond, qui se promenait entre les rangs avec ses airs de gardienne de la morale catholique et de la langue française, met en garde sa brillante mais rebelle élève.

Assise sur un banc proche de la fenêtre, elle regarde dehors. Saison : ce doit être l'automne. Les grands marronniers qui ombragent la cour ont jauni et perdent leurs feuilles. La petite fille, qui paraît pâle et chétive dans son uniforme bleu marine sans attrait, est seule dans la froide salle de classe, elle écrit sa punition du samedi : « Les pronoms : les pronoms sont des mots employés dans une phrase à la place des noms... » Comme elle avait obstinément refusé de faire ses devoirs à la maison durant toute cette semaine ennuyeuse et oppressante au cours de laquelle on avait traité des pronoms français en cours de grammaire, elle a été collée le samedi. Elle-même ignore pourquoi elle n'a pas fait ses devoirs de grammaire – ils n'avaient en réalité rien de difficile – ni pour quelle raison elle s'entête ainsi de façon absurde. Une réaction, une révolte silencieuse, une manière à elle de dire « je me fiche de vous, je n'en fais qu'à ma tête ».

À sa mère qui s'inquiétait de la situation et de la faiblesse de ses notes, la mère supérieure avait répondu dans son mauvais turc, en repoussant de la pointe de l'index son nez vers le haut : « Mlle Öztürk est une jeune fille un peu imbue d'elle-même. »

« Comment aurais-je pu faire profil bas, comment aurais-je pu être calme, douce et docile comme ils le souhaitaient ? J'étais une enfant et j'étais écrasée. »

Dans cette école, où elle se retrouvait avec les filles de la bonne société minoritaire d'Istanbul, avec les filles des familles riches aux prétentions aristocratiques qui préféraient envoyer leurs enfants au lycée français plutôt qu'au Robert College – parce qu'ils jugeaient qu'opter pour la culture américaine faisait trop parvenus –, elle était la seule boursière de sa classe... celle qui apportait sa gamelle pour le déjeuner parce qu'elle n'avait pas les moyens de se payer la cantine, qui mangeait toute seule dans une petite pièce près de la cuisine, et

non dans le réfectoire avec les autres, parce que dès qu'elle ouvrait sa gamelle les odeurs de boulettes de viande et d'œufs durs qui s'en échappaient indisposaient ses camarades, qui avait tellement honte qu'elle préférait la plupart du temps ne pas prendre de déjeuner, qui passait la pause de midi à lire, assise dans un coin de la cour ou d'un obscur corridor... Pour ne pas être méprisée, écrasée, isolée, elle était contrainte, elle était condamnée à être la plus intelligente, la plus bûcheuse et la plus brillante. Pour préserver sa fierté d'enfant, surmonter le sentiment d'infériorité que lui procuraient son uniforme – fait maison et non pas acheté chez *Lyon*, l'onéreux magasin de Beyoğlu, mal ajusté à son corps et d'un bleu marine dont la teinte différait de celle des autres –, ses gamelles qui répandaient des odeurs de popote quand bien même elle les refermait avec soin, les thés qu'elle ne pouvait prendre au *Hilton* à cinq heures parce qu'elle manquait d'argent de poche et n'était pas assez bien habillée, les fêtes auxquelles elle n'était de toute façon jamais invitée, il lui fallait être imbue d'elle-même, revêtir la cuirasse de première de la classe sans rivale.

Dans la question qu'ils lui posent, le *l* apostrophe renvoie à quel mot? Au pronom personnel de la troisième personne du singulier ou au cadavre?

Cette question, elle la répète tout haut en français aux policiers qui l'encadrent. «À la personne tuée», répondent-ils sans se laisser troubler par l'absurdité de la question. Autrement dit à lui.

Lui. Mon aimé, mes vingt ans, mon premier homme, ma trahison silencieuse, mon cri de révolte, mon attente de vingt-cinq ans, ma nostalgie, mon errance, mon dernier refuge, mon dernier espoir et ma dernière désillusion. Lui, mon fils, mon unique enfant, ma faute, mon châtiment, mon crime...

– Il a vieilli, il a beaucoup vieilli, marmonne-t-elle.

– Certains paraissent vieux en mourant.

Ils avaient à l'évidence vu beaucoup de morts, ils s'étaient endurcis.

À sa mort des années plus tôt – quand on l'avait assassiné –, il était tout jeunot, presque un enfant. Son visage ne portait

pas de trace de sang. Son beau visage calme, et immensément triste. Elle avait tendu la main et caressé sa joue. Puis, ces deux couteaux qui s'étaient plantés d'un seul coup dans sa tête et sa poitrine. Ensuite, le vide et l'obscurité.

Elle regarde le mort couché sur l'étrange table métallique devant elle. Le sang à la commissure de ses lèvres donne à ses traits une expression dure et douloureuse. C'est peut-être cela qui le fait paraître si vieux; elle pourrait le toucher, mais elle n'en a pas envie.

Dans sa longue tenue bleu marine, aussi plate qu'une planche à pain et les cheveux dissimulés sous un foulard bleu marine, la religieuse qui surveille la fillette en train de faire ses deux heures de colle du samedi matin sonne joyeusement la cloche annonçant la fin de la punition. «Alors, les pronoms et les mots auxquels ils renvoient ont-ils fini par vous rentrer dans la tête, Ülkü Oztürk? – Oui, ma sœur, mais mon nom c'est Öztürk, pas Oztürk.» La religieuse lui adresse un sourire affectueux : «Vous avez raison Ülkü, moi aussi je dois apprendre à prononcer Ö à la place de O.»

Bientôt, quand on procédera à l'identification ou que l'on prendra sa déposition – c'est encore l'incertitude quant au cours que prendront les événements –, elle devra de nouveau apporter des précisions sur l'initiale de son nom de famille.

Des années après, toujours le même sujet, la langue parlée, mais le lieu n'est pas le même.

Elle sent soudain le froid humide et l'odeur. Cette horrible odeur faite d'un mélange d'humidité, de béton, de mimosa pourri, d'urine et d'éther; l'odeur de l'impuissance, de la peur, de la mort...

Des instruments de torture pendaient au mur et ils l'avaient allongée sur une table du même genre.

Pieds et mains attachés à la table, couchée sur le dos comme un animal à disséquer. Quand le courant électrique passa, son corps se fragmenta en mille morceaux. Ensuite l'obscurité, ensuite cette odeur : circulant dans son corps, fendant son cerveau, l'odeur de la mort mêlée à celle du sang qui commençait à couler entre ses jambes. Des visages qu'elle



distinguaient vaguement. Étaient-ils masqués? Combien étaient-ils? Deux, trois? Une voix qui lui résonne dans la tête quand elle revient à elle : « Ça s'appelle Öztürk, en plus. Qu'est-ce que t'as de turc, sale pute! »

À nouveau cette odeur... l'odeur qu'elle avait sentie à la morgue en contemplant le visage pâlot et triste de l'enfant, d'une si grande beauté, d'une si grande jeunesse. L'odeur bien connue des salles de torture et des morgues, partout dans le monde.

Le souvenir d'une odeur s'échappant des profondeurs les plus reculées de sa mémoire : un ancien konak à Erenköy. Dans le jardin, il y avait des glycines, des néfliers du Japon, des magnolias et un puits avec un treuil. Dans quelle chambre tante Şahver est-elle morte? « À l'étage du haut, dans la dernière chambre au fond du couloir, côté pergola », dit son père. Elle doit avoir dans les cinq ans, elle ne va pas encore à l'école. « Ne t'aventure surtout pas dans cette chambre, tu prendrais peur. »

Au beau milieu de l'été. L'odeur des jasmins et des roses pompon se diffuse dans l'air. Le jardin du vieux konak est un paradis végétal mal entretenu où se mêlent toutes sortes d'herbes et de fleurs. Il fait chaud, très chaud. La levée du corps de Saraylı Şahver Hala<sup>1</sup> a eu lieu tout juste hier. Sur la table en bois au milieu de la pergola où s'entremêlent jasmin et chèvrefeuille se trouve une carafe de jus de griotte glacé. Son père, sa mère, les tantes et les oncles sont plongés dans une discussion sur le devenir du konak. « Les terrains ici ont commencé à prendre de la valeur, on vendra le konak à un entrepreneur. » Elle se faufile dans la maison en tâchant de ne pas faire bruisser les volants de sa robe en taffetas rose. Elle gravit les marches, la tête rentrée dans les épaules. « La dernière chambre côté pergola », avait dit son père. Elle examine une à une les portes de chaque pièce. Toutes sont fermées à clef. Le cœur battant, elle tourne la poignée de la dernière chambre. Une porte en bois ouvragé qui s'ouvre en grinçant.

1. En turc, «Tante Şahver issue du Sérail».

Les lourds rideaux de velours sont soigneusement fermés. Une mince rai de lumière filtre par la fenêtre, par l'interstice entre les deux pans de rideaux. Tandis que ses yeux s'accoutument à l'obscurité, elle distingue vaguement le lit, le couvre-lit en satin bleu, les coussins en velours entassés dans un coin. Puis elle sent l'odeur : l'odeur de la mort...

Le froid terrible de la morgue lui glace les sangs. Dans son dos, des frissons. L'odeur. Cette épouvantable odeur, cette odeur à vous rendre dingue devient de plus en plus intense. « Cette odeur, je l'ai déjà sentie auparavant. Ce mort, je l'ai déjà vu aussi. Ce cadavre, je l'ai déjà identifié autrefois. »

Elle frémit en prenant conscience qu'elle a dit cela à voix haute.

– C'était un de vos proches ? demande l'un des employés d'un ton indifférent.

– Non. Je le connaissais uniquement par nécessité professionnelle. Puis-je sortir à présent ? L'odeur... Je ne supporte pas cette odeur.

– C'est l'odeur du désinfectant, madame. Calmez-vous, s'il vous plaît.

\*\*\*

À la conférence de rédaction du matin, tout le monde s'était étonné quand elle avait déclaré qu'elle ne couvrirait pas la communication semi-officielle ayant pour thème « La Turquie dans le processus de démocratisation » organisée à Paris par le gouvernement turc qui œuvrait alors pour l'adhésion à l'Union européenne, et qu'il faudrait dépêcher quelqu'un d'autre si cela était si important. L'ensemble de ses collègues savait pourtant combien elle était attentive à tout ce qui concernait la Turquie, comment elle guettait l'incident le plus anodin et se battait pour que l'information soit relayée par le journal.

À peine avait-elle annoncé qu'elle n'irait pas à cette réunion qu'elle se mit, par peur d'être percée à jour, à aligner un à un les prétextes qu'elle avait précipitamment trouvés : il se tenait

à la même heure un rassemblement des associations turques et kurdes d'Irak du Nord, et c'était quelque chose d'essentiel ; de toute façon, ce n'était pas la peine de trop espérer de ce genre de conférence ; vu que le gouvernement n'irait pas au-delà du discours officiel, le communiqué de presse serait largement suffisant pour couvrir l'info...

Pour montrer qu'il suivait la Turquie de près et maîtrisait le sujet, le rédacteur en chef chargé de l'international avec qui elle ne s'était jamais entendue demanda :

– Malgré l'intéressante personnalité politique de M. Murat censé s'exprimer dans cette réunion ?

Il prononçait ce nom à la française, « Mura », et non « Mourate ».

– Oui, malgré la personnalité de M. Murat que vous qualifiez d'intéressante, répondit-elle en appuyant la prononciation turque de ce nom.

Ils ne s'aimaient pas et tous deux manifestaient ouvertement leur mutuelle inimitié. L'homme n'appréciait pas qu'une femme d'origine turque travaille à la rédaction d'un journal respecté, qui plus est à un poste important. Les Turcs maintenant, comme si les Algériens et les Marocains ne suffisaient pas ! Réfugiée politique, et communiste par-dessus le marché...

De telles pensées flottaient dans l'air, même dans ce journal pourtant plutôt réputé à gauche. Parfois dans le regard d'un collègue, parfois dans un silence éloquent, parfois encore elles s'exprimaient sans fard, avec impudence, elles blessaient. Être ici, parmi eux, c'était vous faire accepter, sur un fil oscillant entre faveur et tolérance, et même si tel n'était pas le cas, vous pouviez le ressentir ainsi du fait de votre susceptibilité exacerbée d'étrangère, d'exilée, d'Orientale. À plus forte raison si vous laissiez sans réponse la question suivante : « Je me suis toujours demandé comment les musulmanes étaient au lit. »

– Comme vous voudrez, madame Öztürk. Je veux que vous me rédigiez un article de fond pour ces deux infos. J'espère que vous saurez rester neutre. Vous connaissez M. Murat personnellement ? Au ton de votre voix, j'en déduis que vous ne l'appréciez guère.

– C'est quelqu'un dont j'ai suivi le parcours pour les

besoins de mon travail. Je ne le connais pas de près. Son ascension au sein de l'État, sa réussite et sa nomination à des postes importants ont eu lieu à une époque où j'avais déjà quitté la Turquie. Je n'ai aucun préjugé contre lui. Je pense que c'est un bon bureaucrate, qu'il maîtrise bien son sujet. Si personne d'autre ne couvre la conférence de M. Murat, je me procurerai le communiqué de presse et je rédigerai un article, ne vous inquiétez pas.

Est-ce que je le connais personnellement? Est-ce que je connais son visage empreint des traits de l'aristocratie balkanique héritée de ses aïeux; ses mains, ses yeux, sa voix, la chaleur de son corps mince et puissant, les poils blonds sur sa poitrine; sa confiance en lui qui masque sa solitude ou l'y condamne; son parler, sa voix au ton et à l'inflexion calculés et néanmoins naturels et sincères; son obstination qu'il tient pour de la cohérence, ses marchandages qu'il prend pour de la haute politique, ses refus glacials, son inflexibilité, ses soudaines flambées d'enthousiasme qu'il parvient aussitôt à brider et, contredisant tout cela, sa façon furieuse et passionnée de faire l'amour?

Non, personnellement, je ne connais pas Arın Murat; je le connais avec mon corps, mon cœur et mon cerveau. Je le connais à travers l'Istanbul de mes dix-huit ans, de mes vingt ans; à travers les arbres de Judée du Bosphore, les mimosas des îles des Princes, les pleines lunes de la baie de Bebek, par les lits incrustés de nacre des anciens yalı blancs; par les vapeurs de nuit qui filaient sur le Bosphore, avec leurs rangées de fenêtres allumées rappelant les antiques bordures festonnées que nous cousions au bord des tissus sur lesquels on s'entraînait aux travaux d'aiguille dans les cours de travaux manuels à l'école primaire; à travers les vers de poèmes d'amour comme «*Je te suis obligé*». Je le connais à travers la jeunesse, la révolte, la magie, les espoirs et les tristesses du Paris d'il y a vingt-cinq ans, à travers cette vieille ville insensée que nous croyions nôtre et que nous envions aux touristes, aux étrangers en oubliant notre propre statut d'étranger et d'exilé.

C'est surtout par sa voix que je le connais. Une voix au

téléphone qui résonne par-delà les années – de très longues années. Une voix fantomatique qui surgit au téléphone juste au moment où je pense avoir commencé à l’oublier, précisément le jour où je crois avoir réussi à l’enfourer tout au fond du panier si chargé de souvenirs que même à moi il semble lourd.

Elle retourne trente ans plus tôt. « Il s’est exactement écoulé trente ans, c’est incroyable ! »

Elle a dix-neuf ans. Dans le petit salon de leur minuscule demeure qui ne permet aucune intimité, elle attend, assise par terre, près du guéridon où est posé le téléphone. Elle essaie de se concentrer sur le livre qu’elle tient sur ses genoux, en vain. Elle ne voit que des petits signes noirs. Elle ne cesse de compter les trous dans les pieds vermoulus du guéridon et les nœuds dans le revêtement en noyer. « Je vais compter jusqu’à mille. Si d’ici là le téléphone ne sonne pas, j’arrêterai d’attendre. » Son cœur bat à tout rompre. Elle observe du coin de l’œil sa mère et sa sœur occupées dans la cuisine. Pourvu qu’elles n’entrent pas dans la pièce au moment où le téléphone sonnera ! Quatre cents, quatre cent dix, sept cent quatre-vingt-sept, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf... Le téléphone ne sonne pas. Son cœur s’agite, elle le sent qui tombe comme une pierre dans sa poitrine, au niveau de l’estomac. Elle a la nausée. « Il ne faut pas que j’appelle, il faut que j’attende que ce soit lui qui appelle. » Elle sait qu’elle ne tiendra pas et qu’elle appellera. Elle recommence à compter : douze, quatre-vingt-neuf, trois cent six, six cent soixante-quinze, neuf cents, neuf cent quatre-vingt-dix-huit, mille ! Le téléphone ne sonne pas. Sa sœur est depuis longtemps entrée dans le salon, sa mère a terminé de laver la vaisselle et s’apprête à s’asseoir dans le fauteuil sous le lampadaire. Elle n’a que quelques secondes. Elle compose précipitamment le numéro. « Si quelqu’un d’autre répond, je raccrocherai. » On décroche immédiatement. « Il était donc devant le téléphone. Peut-être allait-il justement m’appeler. Si seulement je n’avais pas appelé... » Mais trop tard.

– Allô, dit-elle doucement. Allô, c’est moi.

Une hésitation à l’autre bout du fil.

– Ah, c’est toi !

Sa voix est ennuyée et lointaine. Elle fait comme si de rien n'était.

– J'ai attendu ton appel. Et puis... Et puis, je me suis dit que tu n'avais peut-être pas réussi à me joindre. Notre ligne est tout le temps occupée...

Leur ligne n'était jamais occupée. Dans cette maison où la première préoccupation était d'arriver à joindre les deux bouts chaque fin de mois, le téléphone était un luxe dont il ne fallait pas abuser. Tous deux le savaient. Le jeune homme n'éprouve même pas le besoin d'inventer un mensonge pour faire plaisir à sa bien-aimée. Il ne ment jamais d'ailleurs. Il n'a aucun besoin de mentir.

– Je n'ai pas pu téléphoner, dit-il. J'ai beaucoup de choses à faire. Il faut que je travaille.

– On ne se voit pas demain? demande-t-elle avec un dernier espoir.

– Je ne sais pas. En fin de journée peut-être. Je t'appellerai.

Tâchant de réprimer le sanglot qui l'étreint, la jeune fille murmure :

– Si tu savais comme tu me manques.

Elle entend la voix de sa mère :

– Avec qui parles-tu encore à voix basse comme ça? On voit que ce n'est pas toi qui règles les factures de téléphone en début de mois...

Les soucis quotidiens des familles de fonctionnaires aux maigres revenus. Le fil ténu entre parcimonie et pingrerie, entre classe pauvre et classe moyenne. Loyer, factures de téléphone, transports en commun, argent de poche qui sont tout le temps un problème. Le budget familial qui était passé de deux salaires de professeur à un seul à la mort subite du père. Les travaux de couture auxquels la mère s'attelait une fois rentrée du travail jusqu'à minuit, après avoir aidé ses filles à faire leurs devoirs; les motifs de canard et de lapin cousus au revers des manteaux d'enfants; la toile à patron ou les revers faufilés sur le devant des vestes, au col ou dans la doublure; les fleurs cousues sur les jupes...

Elle retirait les pièces dans un vieux han en ruine situé dans

les petites rues de Cağaloğlu et les rapportait à leur domicile, à Levent. Pour éviter des frais, elle ne prenait pas de taxi. Elle traînait jusqu'à l'arrêt de bus les deux gros sacs qu'elle devait poser par terre à chaque coin de rue pour reprendre son souffle; elle se calait avec ses sacs dans un coin de la plateforme arrière du bus Cağaloğlu-Levent qui passait une fois par heure. L'autobus se remplissait tout le long du trajet, ses portes lâchaient des flots de voyageurs, les gens éreintés et hagards qui peinaient à tenir debout grommelaient à la vue des sacs presque aussi grands que la jeune fille, ils se fâchaient de la voir occuper la place de trois personnes avec un seul billet. Elle avait envie de disparaître sous terre, le sang lui montait aux joues, ses paumes étaient moites, elle gardait le silence.

Un soir, un beau soir d'été, elle décida d'envoyer pâître bougrans, motifs de lapin, de canard, et bobines de fils colorés, les vêtements d'enfants multicolores, les effrayantes salles du han de Cağaloğlu et les sombres bureaux de confection qui s'engraissaient sur le travail payé au lance-pierre, ainsi que la honte qu'elle éprouvait tandis que, les bras chargés de coupons et de bobines de fils, elle était pressurée sur les plateformes arrière des bus municipaux. Elle avait dix-huit ans.

Il faisait chaud. La porte de la véranda et toutes les fenêtres à l'arrière de la petite maison sur un seul niveau étaient ouvertes en grand. Le parfum enivrant des lys et du chèvrefeuille s'engouffrait à l'intérieur en même temps que les moustiques attirés par la lumière et le sang frais. Sous le lampadaire, la tête penchée sur son ouvrage, sa mère travaillait, coupée du monde. Ce soir-là, elle remarqua pour la première fois que les cheveux de sa mère avaient commencé à blanchir, que ses épaules s'étaient affaissées, qu'elle avait vieilli. « Pourtant, elle a quarante-cinq ans à peine. Depuis combien de temps n'ai-je pas fait attention à elle? Je suis toujours passée devant elle comme devant un vieil objet oublié. » Cela lui fit mal. Elle pensa à la distance, au manque de communication qu'il y avait entre elle, sa mère et sa sœur.

Devinant sans le voir le regard posé sur elle, sa mère releva la tête et la considéra d'un air éteint.

– Tu voulais quelque chose ?

– Arrêtons là, maman, murmura-t-elle en enlevant les bouts de fil collés sur sa jupe. Arrêtons ce travail maintenant. Je n'irai plus jamais chercher des pièces à coudre. Et je ne toucherai plus à un fil et une aiguille.

Elle sortit rapidement dans le jardin par la porte ouverte. La lune était pleine et sous sa clarté les lys paraissaient encore plus blancs qu'en plein jour. Elle s'assit sur les marches de la véranda. Elle inspira profondément l'air chargé d'effluves de fleurs. Du jardin d'à côté provenaient les cris joyeux des enfants qui jouaient à cache-cache. «Trois ou cinq ans plus tôt, nous aussi nous courions partout ainsi.» Des maisons voisines lui parvenaient les odeurs de barbecue, les rires et les conversations. Sa famille et elle vivaient depuis longtemps dans ce quartier, dans cette petite maison, au point qu'elle était capable de reconnaître chaque personne à son rire, à sa voix, à l'odeur du plat qu'elle préparait. Elle aimait cet endroit. Elle se sentait en sécurité parmi ses pairs. «Ici, c'est toute mon enfance, ma jeunesse, mon univers; mes amis, mes confidentes, mes amours d'enfance, mes rêves... Qu'est-ce qui me manque alors? Quelle est donc cette insatisfaction en moi, ce vide, ce froid?»

Elle comprit que, désormais, cette tranquille petite maison, ce quartier aux rues embaumant le jasmin et le tilleul l'emprisonnaient dans une paix et une sécurité étouffantes; que la chemise d'innocence dont on revêtait ses dix-huit ans était devenue trop étroite pour son corps empli de désir.

Elle rentra sans rien dire. Sa mère poursuivait son ouvrage comme si de rien n'était à la lumière du lampadaire. Remarquant sa présence, elle leva la tête.

– Tu as raison, ces derniers mois ont été très éprouvants pour toi. Entre tes examens de fin d'année et ces travaux... Va faire un tour chez les voisins si tu n'ennuies. Il ne reste que quelques pièces de toute façon. Terminons-les cette nuit, tu les rapporteras demain. S'ils nous paient immédiatement, la semaine prochaine, nous irons au camp de vacances pour les professeurs à Silivri. J'ai réservé.

– Maman, allez-y toutes les deux avec Ülker. Demain, je



rendrai le travail et récupérerai l'argent. Mais c'est la dernière fois. Ne compte plus sur moi pour ça. Si vous y tenez vraiment, continuez à coudre des motifs de Mickey, toi et ma princesse de sœur. Elle n'a qu'à se fader ces saletés de sacs de Cağaloğlu jusqu'à Levent – elle poursuit en imitant la voix de sa mère : Ülker est une princesse, elle est délicate, elle est douce comme la soie. Mais il serait temps de lui mettre un peu de plomb dans la cervelle.

Elle s'étonna de la véhémence de sa colère contre sa sœur, de cette animosité qu'elle-même était incapable de s'expliquer. L'expression de peur mêlée de tristesse qui se peignit sur le visage fatigué de sa mère lui provoqua un pincement au cœur. Afin de la rassurer, non par amour, mais par habitude et sens des responsabilités, elle se demanda comment réparer au plus vite ce qu'elle avait dit.

– Je suis prête à donner des cours à des gosses de riches stupides et dissipés. Les cours de sciences en français, ça rapporte pas mal, surtout à domicile. J'ai entendu dire que les diplômés de notre école étaient très recherchés. Ne t'inquiète pas maman, j'assumerai la part qui me revient.

«J'ai toujours assumé ma part, et même davantage. À l'école, chaque matin, nous prêtons serment d'allégeance, à tue-tête, sans réfléchir à ce que cela signifiait : “Je me dois de protéger les plus petits et de respecter mes aînés, d'aimer mon pays et ma nation plus que moi-même.” À l'école française, en colle, on nous donnait comme devoir quelque chose à recopier des centaines de fois. À la maison, on nous enseignait que les devoirs envers la famille étaient aussi sacrés que ceux envers la patrie, la nation et l'État. Mon père aimait ces vers qui disaient : “Le droit n'existe pas, il n'y a que le devoir<sup>1</sup>.” Il nous faisait apprendre par cœur cet autre poème : “*Il y a un village là-bas au loin... / Que nous y allions, que nous le voyions ou pas, ce village est le nôtre*<sup>2</sup>.” Ma vie n'était que devoir. D'abord envers ma famille, ma mère, ma sœur, l'école, mes professeurs,

1. Vers célèbre de l'écrivain et sociologue Ziya Gökalp (1876-1924), promoteur du «pantouranisme».

2. Le plus connu des poèmes d'Ahmet Kutsi Tecer (1901-1967).

la nation, la patrie ; ensuite envers le peuple, la classe ouvrière, la révolution, le parti, le monde. À croire que j'avais une dette de naissance envers tout et tout le monde.»

Elle avait assumé sa part – sans même se demander pour quelle raison ce devait être son lot. Dorénavant, elle allait donner des cours dans trois domiciles différents. Même si elle avait parfois envie de hurler d'ennui ou de donner une bonne raclée à ces gosses crétins et paresseux, elle arborait un sourire tenant du rictus et, avec une patience hypocrite, elle essayait d'enseigner quelque chose.

\*\*\*

À la sortie de la morgue, elle fut soulagée en remarquant qu'elle n'était plus flanquée des deux agents, qui marchaient à présent d'un pas indolent derrière elle. La porte principale une fois franchie, la fraîcheur vespérale de septembre lui fouetta le visage. Elle prit une profonde inspiration. L'automne. Une saison qu'elle pensait être capable de reconnaître simplement à la texture de l'air, à sa douce luminosité, même si elle restait enfermée mille ans dans un obscur cachot et perdait toute notion du temps, des saisons et des climats.

L'automne à Paris : *Les Feuilles mortes*, Yves Montand, Brassens, *La dernière fois que j'ai vu Paris*, Sartre, *Ne me quitte pas*, *Bonjour tristesse*, l'amour vécu au grand galop, la révolution qui se répandait des cœurs et s'épanchait dans la rue, les affiches du *Chat noir* de Toulouse-Lautrec, la soupe à l'oignon dans les anciennes Halles, huîtres et vin blanc, les slogans « Il est interdit d'interdire » et « La rue est belle » sur les murs, Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, Marx, Althusser... Les berges de la Seine jonchées de feuilles mortes rouge et jaune comme dans la chanson, les boulevards, les parcs... Comme si cette ville immense se réduisait simplement à une feuille morte. La pluie qui se met subitement à tomber, les fameux cafés du Boul'Mich' et de Saint-Germain où l'on se réfugie en courant. Quand nous étions argentés, nous allions surtout au *café de*

*Flore*; on guettait Sartre, et il venait... Septembre à Paris : dans les Halles, les effluves mêlés de poisson, de fruits de mer, de soupe à l'oignon, de fleurs, d'aromates et de charcuterie. Les chrysanthèmes, les asters, les œillets, les souris blanches, les lapins, les oiseaux du marché aux fleurs, les bateaux-mouches promenant les touristes sur la Seine, les bouquinistes de la rive gauche; sous les ponts, les clochards au fil du temps moins nombreux, devenant presque une attraction touristique.

« Sur les étals des bouquinistes alignés de part et d'autre de la Seine telle la fidèle reproduction d'une affiche de Paris, nous farfouillions parmi les livres, les papiers, les gravures et les cartes postales; quand nous tombions sur un livre que nous cherchions depuis longtemps, nous poussions des petits cris de joie. Le restaurant de sept tables à peine de Madame Sophie, une Arménienne émigrée à Paris, était situé dans une des rues adjacentes au boulevard Saint-Germain. Quand elle posait le plat devant vous, elle disait « *Yiyin, yiyin, bon'dur, bon'dur*<sup>1</sup> », en mélangeant des mots français au turc qu'elle avait commencé à complètement oublier à mesure que les années passaient; les bougies fichées dans des bouteilles de vin couvertes de stalactites de cire multicolores. Le matin, le beurre qu'on étalait sur des baguettes de pain frais et croustillant, les croissants tout chauds achetés à la boulangerie d'en face... tout ce qui faisait que Paris était Paris, tout ce qui préservait encore sa magie malgré son aspect banal et éculé, tout ce qui résistait à notre arrogance de prétendus intellectuels, tout ce que nous aimions malgré nous... »

Un jour pluvieux de septembre, elle passe par Saint-Michel. Revêtue d'un mince et vieux pardessus. La pluie mouille ses cheveux, son visage, ses mains. Elle n'accélère nullement le pas pour se réfugier dans le café étudiantin où ses amis et elle ont coutume de se retrouver. Elle se moque de la pluie. Elle espère au contraire que les gouttelettes s'infiltrèrent jusque sous sa peau, jusqu'à son cœur pour refroidir la révolte et la tristesse qui l'habitent. Dans quelques jours, elle quittera cette ville.

1. « Mangez, mangez, c'est bon, c'est bon. »

Est-ce simplement l'idée de partir qui lui vrille ainsi l'intérieur? «J'avais vingt-trois ans, j'étais amoureuse; j'avais espoir en la vie, j'étais désespérée en amour et j'avais naturellement du chagrin.»

Automne à Paris : tout cela, notre jeunesse et tant d'autres choses encore. Et puis, ce sentiment impossible à nommer et à définir; non, pas de l'amour; une obsession qui faisait souffrir. Une aspiration non partagée à être dans une relation où toute idée de couple avait depuis longtemps été évacuée ou n'avait même peut-être jamais existé, une sombre et brûlante nostalgie qu'elle portait et nourrissait en elle. Quelque chose comme de l'autoérotisme, comme l'écho de sa propre voix au fond d'une grotte.

À l'entrée de la morgue, elle aspire l'air froid. En elle, une effrayante impassibilité, une profonde solitude. Une feuille jaunie – ce doit être une feuille de platane – effleure les marches et tombe à ses pieds. Elle se penche et la saisit. Paroles inoubliables d'une chanson inoubliable : «*Les feuilles mortes se ramassent à la pelle; les souvenirs et les regrets aussi. Et le vent du nord les emporte dans la nuit froide de l'oubli.*»

Pénombre. La nuit froide du deuil et de l'oubli se profile. Nuit sombre et vide où ni les souvenirs ni les regrets ne ramèneront personne ni quoi que ce soit. «Et moi, je suis toute seule sur le seuil de cette nuit qui approche.» L'émotion qui l'étreint prend d'abord les couleurs de la peine avant de se muer en peur. «Je suis seule au monde, toute seule. Alors que nous étions si nombreux, nous étions une telle foule...»

Debout sur les grandes marches en marbre de l'institut médico-légal, une feuille sèche de platane à la main, elle reste là, hésitante. Un homme en civil s'approche d'elle. Il lui montre sa carte d'agent de la sécurité et lui enjoint poliment de l'accompagner jusqu'au centre pour signer le procès-verbal d'identification, et peut-être aussi répondre à quelques questions. Ils se dirigent vers la voiture noire à l'immatriculation officielle garée devant le trottoir.

Pourquoi ces véhicules officiels sont-ils toujours noirs? Le noir est-il la couleur attitrée de la force, du pouvoir, de l'État

et de la mort? «Je divague, pense-t-elle. Je divague, et dans la situation où je me trouve, il n'y a rien d'autre à faire.»

\*\*\*

On s'imagine souvent que ces automobiles sont noires, mais ce n'est pas toujours le cas. Celle qui était arrivée un jour de juin de l'année 1971 dans la cour intérieure de la prison militaire de Yıldırım Bölge<sup>1</sup> – quelques baraques montées à la va-vite au centre de la caserne – ne l'était pas; c'était une Chevrolet 1958 aux garde-boue bordeaux et à la carrosserie beige.

Le centre de détention était un bâtiment jaune, avec de lourdes portes métalliques, tout en longueur et sur un seul niveau. Comme il était censé n'être que provisoire, on n'avait même pas mis de grilles aux fenêtres. Seize jeunes filles de dix-huit à vingt ans, pour la plupart élèves ou professeurs toutes fraîches émoulues des écoles des maîtres d'Anatolie centrale; trois entraîneuses incarcérées pour avoir exigé des sous-officiers venus au bar qu'ils règlent le prix de leurs consommations, et puis elle; vingt femmes alignées autour de la longue table en bois au milieu du dortoir, plongeant leur cuiller dans leur écuelle en cuivre piquée de vert-de-gris de la soupe du matin à l'aspect d'eau de vaisselle.

Voilà deux jours qu'on l'avait amenée ici. Les filles tout juste sorties de l'enfance qui se connaissaient de l'école pour la plupart, qui chantaient sans cesse des marches révolutionnaires, des airs enjoués, des chansons populaires turques, et qui ne semblaient guère souffrir de leur situation, étaient bien plus expérimentées. Avec les habitudes acquises au pensionnat, elles se perchaient sur leurs couchettes superposées et, usant de mille et un stratagèmes pour amadouer les mehmetçik et les gardiens chargés de les surveiller, elles se faisaient rapporter

1. Yıldırım Bölge (la section Éclair) : prison militaire construite à Ankara dans le quartier de Kazıkıçı Bostanları après l'intervention militaire du 12 mars 1971.

du thé, du chocolat, des chewing-gums et du cola du réfectoire des officiers.

Le dortoir était plein, il ne restait pas un seul lit disponible. En guise de cadeau de bienvenue, les filles avaient libéré la couchette inférieure d'un des lits superposés pour la donner à Ülkü, et les deux jeunes aspirantes institutrices qui l'occupaient avaient alors commencé à partager le même matelas. Ça sentait la sueur et la crasse. Dès l'instant où Ülkü posait la tête sur l'oreiller, l'odeur devenait si forte qu'elle l'amenait au bord de la nausée. Pour ne pas vexer les filles pétries de bonnes intentions et du sens du sacrifice, elle avait expliqué à Serap que, toute la nuit, elle était restée assise sur le lit et, à celles qui lui demandaient pourquoi, qu'elle avait eu une insomnie.

Le bruit de moteur qui supplanta le brouhaha des conversations et le tintement métallique des cuillers plongeant et ressortant des écuelles de soupe provoqua une vague d'agitation autour de la table. Les filles grimpèrent sur les couchettes superposées devant les hautes fenêtres pour mieux voir ce qui se passait.

– Cette Chevrolet est déjà venue la semaine dernière. Plusieurs détenus du dortoir des hommes y avaient été embarqués.

– C'est peut-être avec cette voiture qu'on procède aux libérations.

– Ce qui veut dire qu'on les amène ici dans une mauvaise jeep et qu'on les reconduit à la sortie dans une voiture de luxe.

– Qu'ils crèvent, les fascistes et leur luxe, que leurs voitures se désintègrent!

Ces filles toutes jeunes qui résumaient les raisons de leur détention en un slogan : «À cause de ces sales fascistes, des valets de l'impérialisme!», qui vainquaient la peur avec leur innocence et leur témérité enfantines, qui jouaient les héroïnes dévouées à la classe laborieuse comme elles l'avaient lu dans les romans révolutionnaires.

L'aube n'avait pas encore point quand ils étaient venus la «cueillir» deux jours plus tôt. Tandis qu'ils tambourinaient à la porte comme s'ils voulaient la défoncer, elle essayait dans son rêve de faire front face aux vagues d'une mer tempétueuse.

Ils étaient si nombreux, si brutaux, si effrayants. Quand elle leur ouvrit la porte dans sa chemise de nuit à motifs de Mickey, elle ne s'inquiéta même pas des armes à canon long braquées sur sa poitrine. Parce que tout était complètement surréaliste, voire comique. Les cheveux en bataille, ensommeillée, enfantine, ridicule, elle était seule et sans défense face à ce groupe d'hommes armés et en uniforme.

Ils parurent avoir un moment d'hésitation. Ils pensèrent peut-être qu'ils s'étaient trompés d'adresse. La jeune femme qui se tenait devant eux ne correspondait en rien au modèle type du militant communiste tel qu'ils se l'imaginaient. Les soldats portaient tous l'uniforme de commando kaki taché de vert et de marron qu'on voit dans les films américains. L'un des officiers avait le grade de lieutenant, l'autre de commandant. Ils ne jugeaient pas nécessaire de cacher leurs galons ; ils croyaient qu'ils faisaient leur devoir, qu'ils s'employaient à libérer la patrie des communistes séparatistes. Ils avaient pourtant l'air un peu gênés, hésitants. Ils semblaient se demander ce qu'ils faisaient là avant l'aube, ce qu'ils cherchaient dans cette maison, quel pouvait bien être le délit reproché à cette toute jeune femme encore somnolente.

La voix du commandant de l'équipe passait constamment de la douceur à la dureté, du vouvoiement au tutoiement. Tandis que ses hommes éventraient et retournaient les lits, les tapis, les étagères de la bibliothèque, de la cuisine, les fauteuils et même la poubelle, à la recherche de documents secrets, il lui hurlait dessus, avec la rage de ne pas réussir à mettre la main sur ce qu'il cherchait : « À cause de vous, communistes traîtres à la patrie, nous n'avons plus ni paix ni repos ! » Tel un commandant victorieux, il brandissait les livres qu'il trouvait et lui agitait sous le nez, incapable de juger s'ils étaient nuisibles ou pas – *Que Faire ?* de Lénine, le livre I du *Capital* de Marx, *Derniers poèmes* de Nâzım Hikmet, numéros de la revue *Aydınlık*, programme du TIP<sup>1</sup>, revue *Emek*, *La Mère* de Gorki, notes de cours de l'université, *Lire le Capital* d'Althusser, des

1. *Türkiye İşçi Partisi* (Parti des ouvriers de Turquie).

affiches... Lui-même mal à l'aise dans ce qu'il était en train de faire, il marmonnait : « Je sais bien qui vous êtes. Vous dites : "Ces ignares ont déboulé à la maison et ont même embarqué le *Larousse* en croyant que c'était du russe", voilà ce que vous racontez. Tout ça, c'est de la propagande communiste et sionniste internationale.»

Pendant que le commandant s'occupait des livres, le lieutenant s'était attaqué aux photos et aux petits objets décoratifs sur les murs. Il descendait les photos une à une, regardait leur dos et s'agaçait de ne rien trouver. Tout à coup, son regard s'arrêta sur les vers inscrits à même le mur au feutre bleu : « *Toi je t'aime comme je mange le pain avec du sel / Comme me réveillant dans la nuit brûlant de fièvre / Pour boire de l'eau j'appuie ma bouche au robinet [...] / Quand doucement la nuit tombe sur Istanbul / Toi je t'aime comme on dit "grâce au ciel, nous vivons".* »<sup>1</sup>

– C'est quoi ça ? demanda-t-il énervé.

– Un poème.

– Un poème de qui ? Qu'est-ce qu'il fout là, ce poème ?

« Il a dû grimper au mur », faillit-elle répondre, mais voyant que l'affaire ne prêtait pas à la plaisanterie, elle s'en abstint.

– Je ne sais pas, ce doit être de Yahya Kemal.

Le lieutenant avait envie de retirer ces vers du mur, de les réduire en charpie comme il l'avait fait des photos, des décorations et des affiches, mais ne sachant comment s'y prendre, il fulminait.

– Efface ces inscriptions ! ordonna-t-il abruptement à l'un des soldats. Si jamais c'était un code ou un mot de passe !

« C'est bizarre ! Exactement comme les camarades de l'association », pensa Ülkü. Chaque fois qu'ils venaient dans cette maison, eux aussi me disaient d'effacer ces inscriptions. Protester que ces vers étaient de Nâzım Hikmet ne servait à rien.

Ces vers, elle les avait écrits au mur parce qu'elle en avait

1. Traduit du turc par Münevver Andaç et Guzine Dino. « Toi je t'aime », dans *Il neige dans la nuit et autres poèmes*, de Nâzım Hikmet, Paris, Gallimard, 1999.



besoin ; pour clamer de toutes ses forces les émotions qui la submergeaient, le chagrin qu'elle s'évertuait à noyer dans ce tohu-bohu portant le nom d'activité révolutionnaire, sa passion désespérée, son désir et sa nostalgie inextinguibles. Elle avait besoin de chansons, de poèmes, d'alcool... de quelque chose qui dépasse la banalité du quotidien. Elle avait résisté pour ne pas effacer les vers écrits sur le mur, surtout ce magnifique « *Toi je t'aime comme je mange le pain avec du sel* » ; elle avait vécu la pression du milieu révolutionnaire sur sa vie privée comme un viol de son intimité ; elle avait été envahie par la colère et l'angoisse.

Le seul capable de mettre un terme aux discussions, ce fut lui, Ömer Ulaş, celui que les jeunes appelaient Ömer Ağabey ou Maître ; « Les maisons sont le domaine intime des gens, nous sommes dans leur sphère privée. Laissez tomber ces attitudes de révolutionnaires bruts de décoffrage », avait-il dit avec son air autoritaire et respectable. Et par la suite, pour raison de sécurité, il avait interdit qu'on se réunisse de nouveau dans cette maison.

Un jour où il passait récupérer les traductions d'Ülkü pour les rapporter à la revue, il avait demandé s'il y avait quelque chose à boire, un alcool fort – chose qui n'était absolument pas dans ses habitudes. Il y avait dans sa voix le ton coupable de l'enfant qui commet une bêtise en cachette de sa mère.

– Je me sens si fatigué parfois... lâche-t-il. Comme dit le poète : « *L'homme un soir se fatigue soudain de vivre sur une lame de rasoir*<sup>1</sup>. »

Dans ce poème, le vers précédent n'était-il pas : « *Aimer est parfois honteusement effrayant* » ? Comme c'est bien ! Un homme qui lit de la poésie... Cela lui avait réchauffé le cœur, mais elle avait gardé le silence.

Ce jour-là, sans emphase poétique, mais d'une voix éloquente et profondément touchante, Ömer Ulaş avait déclamé

1. Extrait du poème *Ben Sana Mecburum* (non traduit en français « *Je te suis obligé* »), d'Attila Ilhan (1925-2005).

l'intégralité du poème de Nâzım dont seuls quelques vers étaient écrits sur le mur.

– Ne fais pas attention aux idées reçues, avait-il dit. Les plus beaux poèmes de Nâzım, ce sont ses poèmes d'amour. Surtout ceux-ci : « Cheveux de paille blonde et cils bleus ». Tu les as lus ? Ils ont été réunis dans un recueil intitulé *Derniers Poèmes*. Je te l'apporterai la prochaine fois. Ce sont des poèmes qu'il a écrits à Vera. À ce moment-là, Nâzım était malade, impuissant peut-être. Vera le trompe. Nâzım le sait. Et il a beau être communiste, Nâzım reste un homme féodal, un homme turc. Son cœur saigne. Ses derniers poèmes d'amour sont des poèmes de crise intérieure. Ne t'inquiète pas de ce que disent nos jeunes. Ils sont encore très immatures, ils n'ont encore rien vécu. Contrairement à notre génération, ce n'est pas par la littérature ou la philosophie qu'ils sont venus au socialisme. Ils se sont retrouvés tout à coup embarqués là-dedans avec en main des répliques d'armes en plastique, de mauvaises traductions truffées d'erreurs de Staline, de Lénine et de Mao. Pour descendre aux sources du marxisme, ils n'ont ni les connaissances ni le temps nécessaire. Nous en pâtirons à l'avenir. Mais ce sont tous des gosses qui ont la conviction, la loyauté et l'héroïsme chevillés au corps. Il faut les éduquer. Si nous en avons encore le temps, naturellement.

Quand il revint la fois suivante, il lui avait rapporté le recueil de poèmes comme promis et un roman, *Le Cortège des vainqueurs*<sup>1</sup>.

Elle aperçut ce dernier parmi les livres qui s'amoncelaient par terre pour être fourrés dans un sac et emportés. Elle se demanda par quel instinct et en vertu de quoi le commandant avait ajouté ce roman aux « nuisibles ». Est-ce parce que le pouvoir est toujours dangereux ?

Tandis qu'elle signait le procès-verbal sur lequel figurait la liste des objets saisis, elle se reprocha de ne pas avoir effacé les mots inscrits sur le mur, d'avoir permis à ces types de faire brutalement irruption dans sa vie ; de ne pas avoir brûlé ses

1. Premier roman de Max Gallo, publié en 1972.

livres comme tout le monde. En réalité, il aurait fallu ne pas rester dans cette maison. On la jugeait sûre. À l'époque où ils recherchaient Deniz Gezmiş avant la proclamation de la loi martiale, ils étaient venus à plusieurs reprises dans cet appartement, ils avaient jeté un rapide coup d'œil et étaient repartis en s'excusant. Se fiant à cela, elle n'avait même pas pensé qu'ils pourraient la surveiller. « C'était un sentiment de confiance stupide et illusoire. Non, une naïveté crasse. Bon, je suis naïve et inexpérimentée, admettons, mais Ömer? Pourquoi ne m'a-t-il pas avertie? Nous voulons le pouvoir, nous croyons lutter pour l'obtenir et nous nous conduisons comme des gosses qui jouent aux cow-boys. »

Qu'ils lui fassent signer un procès-verbal officiel était malgré tout rassurant. Ça donnait l'impression que ce n'était que temporaire, qu'ils lui rendraient ce qu'ils avaient pris, que tout redeviendrait comme avant...

Elle écrivait son prénom et son nom au bas du procès-verbal quand le commandant, qui lisait par-dessus son épaule, se mit de nouveau à fulminer.

– Öztürk, hein? Est-ce que je dois cracher sur le Öz ou sur le Türk?

– Crachez donc sur les deux si le cœur vous en dit, je n'y vois aucun inconvénient, répliqua-t-elle.

Tout à coup, elle se retrouva par terre. Sa tête heurta le coin du fauteuil; elle crut s'évanouir de douleur, mais elle ne perdit pas connaissance. Les soldats la saisirent par les bras et l'obligèrent à se relever. Elle chancela.

Après ce premier acte de violence, le commandant avait retrouvé la forme et sa confiance en lui.

– Ne te fies pas à leur mine innocente. Ces traîtres à la patrie sont tous les mêmes. Ata l'a bien dit : partout où tu vois poindre la tête du serpent communiste, écrase-la.

– Ces paroles ne sont pas d'Atatürk, c'est prouvé depuis longtemps.

– Voyez ça, elle ergote encore. Allez, habille-toi! Et ferme-la. Parce que si tu ne te tiens pas tranquille, non seulement je te taperai dessus, mais je te couperai aussi la langue. Vous vous

prenez pour qui. Vous avez mis la main sur les universités, vous vous êtes infiltrés partout, mais vous ne connaissez rien à rien. Qu'elle s'habille et embarquez-la.

Quand elle entra dans le cabinet de toilette, ils lui ordonnèrent de laisser la porte entrouverte. Elle se lava la figure, les dents, elle fit ses besoins sans se soucier de la porte entrebâillée. Son regard se posa sur la petite poubelle près de la cuvette des W.-C. Ils avaient fouiné à l'intérieur, éparpillé un peu partout cotons et papier-toilette souillés. Un petit tas de tampons hygiéniques maculés de sang trônait sur le couvercle de la poubelle, comme pour signer leur victoire. Elle cacha quelques tampons et une boîte d'aspirine au fond de la poche du vieux pantalon qu'elle avait enfilé à la hâte.

– Prends ta carte d'identité et tout ce que tu as comme papiers. Prends aussi de l'argent.

Ils refermèrent soigneusement la porte et posèrent les scellés. Ils l'entraînèrent dans l'escalier au milieu d'un groupe de soldats lourdement armés et la poussèrent sans ménagement dans le véhicule militaire garé devant la porte. Dans l'immeuble, aucune lumière ne s'alluma, personne ne pointa le bout de son nez – pas même le voisin d'en face, employé de la chaîne TRT et lecteur de la revue *Devrim*. Pourtant, elle savait pertinemment que les habitants de l'immeuble étaient tous derrière leur porte, l'œil rivé au judas ou au trou de la serrure pour essayer de voir ce qui se passait et qu'ils se disaient : « C'était une fille sage et intelligente, elle n'avait pas l'air d'une communiste. Comment pouvions-nous deviner que c'était une cellule communiste? »

« Comme je suis seule, pensa-t-elle. Comme nous sommes seuls... »

Devant sa gamelle de soupe, elle était plongée dans le souvenir de la nuit de son arrestation quand le lourd verrou de la porte blindée du dortoir des femmes disposé telle une chambrée de soldats s'ouvrit avec fracas.

– Öztürk! brama la femme policier d'une voix rauque, éraillée et pleine d'aversion qui jurait avec la beauté de ses traits. Ülkü Öztürk!

Les jeunes aspirantes institutrices s'étaient agglutinées à la fenêtre du dortoir et essayaient de déceler de bons présages dans ce qu'elles voyaient.

– La même voiture est revenue. Espérons qu'on vient t'annoncer ta libération. D'ailleurs, on ne t'a pas fait passer d'interrogatoire, c'est donc qu'ils ne vont pas t'incarcérer.

Elle posa sa cuiller sur la table, se leva et se dirigea vers la porte.

– Allez, on y va, dit la policière.

Elle lui tenait fermement le bras droit.

– Comme ça? Tout de suite? Je n'ai pas besoin de prendre mes affaires?

– Tu n'as pas grand-chose à prendre de toute façon! Allez, abrège. Tu prendras tes affaires après.

La cour de la caserne était baignée de soleil. Après la pénombre de la chambrée, l'éclat de la lumière l'éblouit. Ce n'est qu'au bout de quelques secondes qu'elle parvint à distinguer la Chevrolet beige aux garde-boue bordeaux. Au même instant, deux hommes en civil l'encadrèrent. D'un mouvement aussi rapide que brutal, ils la poussèrent sur la banquette arrière. Ils s'assirent de chaque côté en lui tordant les bras dans le dos. Elle sentit qu'on lui nouait fermement un bandeau sur les yeux. Tout devint sombre, s'emplit de peur. La voiture démarra.

Encadrée par les deux malabars qui lui tenaient les bras pliés dans le dos, les yeux bandés... Combien de temps roulerent-ils ainsi?

La route fut longue, très longue... Peut-être était-ce juste une impression, peut-être qu'ils tournaient en rond et faisaient du surplace. Voilà qu'ils la font descendre et remonter sans ménagement dans un autre véhicule. Odeur forte d'essence et de gaz d'échappement, bruits de moteur... Avec son odorat si développé qu'elle dit avoir le flair d'un chien, elle comprend qu'ils se trouvent dans un garage. Ils ne parlent pas, ni à elle ni entre eux. Mais elle sait qu'ils sont nombreux, qu'ils communiquent par signes et agissent de concert. À présent, il y a juste un homme à sa droite et, bien qu'elle ne voie rien, aux

vibrations de l'air, au bruit du moteur et à la façon dont ses jambes heurtent quelque part dès qu'elle les tend, elle comprend qu'elle se trouve dans un véhicule bien plus étroit que le précédent, une jeep probablement.

Ils roulent encore un moment. Le véhicule s'arrête. En même temps qu'on lui ordonne de descendre, elle sent qu'on la pousse dans le dos. Elle tombe face contre terre. Quelqu'un l'attrape par le bras et la relève. Ricanements, éclats de rire, clameurs : « Armée-jeunesse main dans la main, armée-jeunesse main dans la main<sup>1</sup> ! »

« Ils poussent la hardiesse jusqu'à ne même pas juger nécessaire de masquer leur identité, pense-t-elle – le désespoir l'envahit. Ma situation ressemble vraiment à une mauvaise blague. “Armée-jeunesse main dans la main” ! Je n'ai jamais adhéré à ce slogan, moi. Notre slogan, c'était “ouvrier-jeunesse main dans la main”. C'est ce slogan qu'on scandait, c'est ce qu'on écrivait sur les pancartes quand on participait aux grèves et aux actions ouvrières. En réalité, je n'ai jamais crié. Dans les meetings, dans les défilés, je n'étais pas de ceux qui s'époumonent. J'avais beau lever le poing droit en l'air pour faire comme les autres et ne pas me faire remarquer, je n'étais pas très douée. J'avais l'air empruntée. Quant à l'avant-gardisme révolutionnaire des cadres de la bureaucratie civile et militaire, je n'y ai jamais cru, je n'ai jamais dévié de l'avant-garde ouvrière. »

Ömer Ulaş disait que, à gauche, il y avait très peu de personnes et de groupes qui analysaient correctement le mémorandum du 12 mars<sup>2</sup>. « Ce n'est pas le 8 mars<sup>3</sup> qu'attendaient les révolutionnaires, la junte militaire, les gauchistes ; mais un coup d'État fascisant pur jus au sein de la chaîne de comman-

1. Slogan souvent utilisé par les nationalistes de gauche avant le coup d'État du 12 mars 1971 pour mettre l'armée de leur côté.

2. Sous prétexte d'enrayer les mouvements étudiants et ouvriers qui, depuis 1968, prennent un tour de plus en plus idéologique et politique jusqu'à se transformer en terrorisme sanglant, l'état-major remet au gouvernement le mémorandum du 12 mars 1971, forçant le gouvernement de Süleyman Demirel à la démission.

3. Tentative de coup d'État ratée.

dement. D'ailleurs, même si ç'avait été le 8 mars, le résultat aurait été le même du point de vue de la classe ouvrière.»

À quoi bon l'expliquer à cette meute de bourreaux partis faire la chasse aux sorcières. Le simple fait de dire «non, je ne suis pas des leurs» n'est-il pas déjà abdiquer et trahir?

Menottes aux poignets, cliquetis de chaînes... «On croit toujours que les mauvaises choses n'arrivent qu'aux autres ou dans les films; et puis un jour, tu te retrouves subitement plongé dans un film d'horreur, pense-t-elle. Le côté bizarre, c'est que tout devient normal quand on le vit; le sentiment d'effroi cède la place au combat pour se préserver de la douleur et de la mort.»

Ils sont foule maintenant. On les enchaîne les uns aux autres avec des menottes. De nouveau, l'ordre de monter. On les pousse dans un grand et large véhicule où ils s'entassent comme des sardines, en tirant mutuellement sur leurs chaînes et s'emmêlant les jambes dans celles des autres. Son dos, ses genoux, ses coudes, et parfois sa poitrine touchent d'autres corps; en cette chaude journée de juin à Ankara, entre la chaleur des corps, les odeurs de transpiration, d'haleine et de crasse, l'air devient complètement irrespirable. Elle sent que quelqu'un qu'elle ne connaît pas, qu'elle ne voit pas, tire doucement sur ses menottes et la tire sur la droite. Puis elle entend un chuchotis à hauteur de son oreille droite. Celui qui s'adresse ainsi à elle s'efforce de parler sans bouger les lèvres : «Je m'appelle Mustafa Sari, dis vite ton nom; fais pareil avec la personne d'à côté». Elle comprend ce qu'il veut : laisser un indice, une dernière information à ceux qui s'en sortiront vivants si jamais ils devaient «disparaître», ne plus revenir. Dégageant le plus possible ses poignets menottés à droite, elle tire sur la chaîne de la personne à sa gauche et lui parle de la même façon entre ses dents : «Je m'appelle Ülkü Öztürk. Dis-moi vite ton nom...» Elle ne sait s'il s'agit d'une matraque, d'une crosse ou d'un brodequin... mais la douleur et l'étourdissement qui suivent le coup qui s'abat sur sa tête l'empêchent d'entendre la voix et le nom de la personne sur sa gauche. Puis tout retrouve sa lourde et oppressante impassibilité d'avant.

Air suffocant, mauvaises odeurs, chaleur de corps humains en sueur... Le véhicule démarre – probablement une camionnette militaire bâchée – et roule, entre bruits de moteur et gaz d'échappement, sur une route goudronnée d'abord, puis en terre battue.

Lorsqu'ils les font descendre sans retirer les chaînes de leurs menottes, les rires moqueurs et les sarcasmes du « comité d'accueil » qui les attend à leur sortie du véhicule – « Les paysans et les ouvriers n'ont qu'à venir vous libérer », « Courez-y à votre guerre populaire ! », « Sales communistes, salauds, traîtres à la patrie », « Armée-jeunesse main dans la main, tout droit en taule » – la blessent encore plus que le coup qu'elle a pris tout à l'heure sur la tête. Est-ce par nécessité qu'ils agissent ainsi ou leur hostilité est-elle vraiment exacerbée à ce point ? Sommes-nous dans une guerre civile qui ne dit pas son nom ? Tout à coup, au milieu des ricanements, deux grosses pattes lui glissent le long du dos pour se plaquer sous ses aisselles et elle sent le sol se dérober sous ses pieds. Elle se débat et lance un coup de pied en arrière. « On essayait de t'aider pour pas que tu tombes du marchepied, sale pute ! s'écrie l'homme. C'est inutile d'être gentil avec ces mécréants. » Elle aimerait pouvoir dire : « Excusez-moi, je n'avais pas compris que vous vouliez m'aider. » Non par crainte ou par servilité, mais parce qu'elle éprouve réellement de la reconnaissance et qu'elle s'est peut-être montrée injuste envers cet homme... Mais elle se ressaisit rapidement et se tait. Les règles de civilité de la vie quotidienne ne sont pas de mise ici. Ici, c'est un autre monde, régi par d'autres règles. Des règles qui se nourrissent de la mort ; des règles qu'elle va bientôt expérimenter et se rappeler pour le restant de ses jours...

Après les marches qu'on lui a fait descendre d'une façon qui rappelait le jeu « vole l'oiseau vole » de son enfance où quelqu'un était porté et lancé dans les airs par plusieurs camarades au milieu de joyeuses exclamations, ils longèrent à marche forcée un corridor interminable qui semblait relier une extrémité du monde à l'autre et qui résonnait de cris, d'insultes, de vociférations couverts par un air de danse anatolien. Le décor



immuable de la préparation psychologique à la torture raconté par les vétérans. On a beau l'entendre, on a beau le lire dans les livres, dans les romans, on a beau s'y préparer, c'est une chose qu'on ne peut connaître sans la vivre. En elle, juste au milieu de la poitrine, quelque part entre les deux seins, non pas la peur ou l'effroi, mais la palpitation d'une émotion qui ressemble presque à une excitation sexuelle, qui lui monte le long du gosier, prête à bondir par la bouche. Elle se rend compte qu'elle veut vivre ce moment, cette expérience, qu'elle veut s'éprouver ; que si elle passe l'épreuve avec succès, elle fera la paix avec elle-même, qu'elle s'enrichira et sera plus forte.

Une lourde porte s'ouvre en grinçant. On les fait entrer dans un endroit tellement froid qu'ils en ont la chair de poule. On dénoue le bandeau de leurs yeux. C'est vaste, pas la cellule en pierre qu'elle s'était imaginée au premier abord. Les yeux bandés depuis on ne sait combien de temps une fois accoutumés à la lumière pâlotte, elle aperçoit les drôles d'instruments pendus aux murs – piques, étaux, des sortes de pinces rappelant des instruments chirurgicaux –, la table en bois supportant une vieille machine à écrire Remington juste à côté de la porte, la chaise en bois au milieu et, dans un coin, la table en métal ressemblant à la table d'examen d'un cabinet médical ou à un haut sommier.

Un homme en civil de grande taille et la tête couverte d'une cagoule laissant apparaître son nez la libère de ses menottes.

– En t'appliquant un peu, tu pouvais te défaire de tes menottes, tu as des mains aussi fines que des pattes d'oiseau.

Sa voix est douce, voire affectueuse ; il suscite en elle d'étranges associations d'idées.

« Tes mains sont comme de petites colombes blanches », disait Arin. L'une des petites phrases d'amour qu'il utilisait très rarement, très avaricieusement. « Pourquoi penser à ça maintenant, qu'est-ce que tout cela a à voir avec Arin ? » Elle essaie de remuer ses doigts engourdis. « Il faut que je réfléchisse à ce que je vais faire, à la façon dont je vais me comporter. »

Quand Ömer parlait avec les jeunes et que ce sujet était abordé, il disait : « Sous la torture, la règle c'est de ne rien

lâcher d'autre que ton nom, si tu tiens naturellement, ou de balancer des détails insignifiants sur l'organisation en emportant les plus importants dans la mort. De donner des informations justes et détaillées concernant des personnes en fuite, introuvables ou n'ayant aucun rapport avec l'organisation et le mouvement.»

«Je n'ai jamais été une fervente militante, pense-t-elle. Bien que j'aie parfois eu envie de l'être, bien que je sache qu'une croyance aveugle facilite les choses, j'ai toujours posé des questions. Je n'ai pu être une camarade révolutionnaire ascète et imperturbable ; même dans les romans, je n'aimais pas ce genre de personnages féminins. Je ne suis pas de l'étoffe dont on fait les héros. Peut-être parce que je tiens trop à la vie. Qui avait dit que j'avais un instinct de survie étonnamment développé?»

Elle pense qu'elle ne parviendra pas à garder complètement le silence. Le mieux est de faire comme si elle parlait en ne livrant aucune information.

À peine a-t-elle décidé de la conduite à tenir qu'elle se sent quelque peu soulagée, libérée. Les minutes, les heures, les jours suivants, quand elle s'évanouissait de douleur et de fatigue et retrouvait ses esprits avec l'eau qu'on lui balançait sur la figure, quand elle entendait vaguement le soi-disant médecin écouter son cœur et dire «elle vit, mais faites un peu gaffe», quand son beau corps sain tremblait sous les chocs électriques ; quand elle se sentait comme une braise et qu'on ne lui donnait pas une gorgée d'eau – non seulement pour la tourmenter, mais parce qu'elle était chargée d'électricité –, quand elle était couchée toute nue par terre, avec du sang qui coulait entre ses jambes, elle ne parlait pas, elle criait seulement de douleur.

Les moments où elle reprend conscience, elle essaie de penser à de belles choses. Des arbres en fleurs, arbres de Judée, mimosas, branches roses d'amandiers, fleurs blanches de pomiers, rosiers jaunes grimpants, la mer léchant doucement les galets brillants, les couchers de soleil à Istanbul, les cieux d'un bleu limpide, les toits enneigés ; tout ce qu'elle connaît et a vécu de beau...

Elle ne comprend pas pourquoi ils lui infligent tant de

souffrances. Il faut qu'ils sachent qu'elle n'est pas quelqu'un d'important. Qu'aurait-elle donc à dire, à raconter, à lâcher ? Textes, débats, réflexions, livres, espoirs, enthousiasmes... Et une poignée de gens, jeunes pour la plupart, qui croient pouvoir prendre la Turquie puis le monde par la main pour les conduire à la libération, et pensent que cette cause vaut la peine qu'on souffre et qu'on meure pour elle. Voilà, c'est tout.

\*\*\*

Devant le bâtiment de l'institut médico-légal, une feuille de platane à la main, elle se tient face à Paris. Est-ce pour prendre sa déposition, son témoignage ou pour lui faire signer le rapport d'identification ? Elle ne sait pas encore où on va l'emmener ni dans quel but. Elle ne s'en inquiète pas non plus. « Nous irons jusqu'au centre », a dit l'agent. D'après son expérience de journaliste dans ce pays, elle se dit que l'endroit qu'il appelait le « centre » devait être dans les locaux de la préfecture de police.

Le véhicule garé contre le trottoir était cette fois tel qu'il se doit : noir mais pas effrayant. « À moins que plus rien ne m'effraie désormais. » Était-ce dû au fait de vieillir, de s'encroûter, de n'avoir plus rien à perdre ? Peut-être à la confiance en soi qu'elle avait acquise au fil du temps et à tout ce qu'elle avait vécu.

Ils stationnent devant l'une des entrées secondaires à l'arrière d'un grand et ancien bâtiment. L'agent assis à côté du chauffeur lui ouvre la portière et l'aide à descendre.

La pièce dans laquelle on l'invite à entrer d'un ton froid et distant – comment pourrait-il en être autrement ? – est aménagée simplement mais avec goût. Claire et spacieuse. Semblable à n'importe quel bureau. L'homme en costume sombre doit être l'inspecteur de police judiciaire. Il montre le fauteuil devant la table.

– Asseyez-vous, madame Oztürk, je vous en prie.

Par un réflexe quasiment devenu une manie, elle corrige :

« Öztürk, pas Oztürk », et une fois installée, elle sort ses cigarettes de son sac.

– Vous permettez ?

– Mais oui, je fume aussi.

La voyant fouiller dans son sac, l'homme lui tend sans se lever le briquet posé sur la table.

C'est un bureaucrate ordinaire, dans les trente-cinq, quarante ans, sans rien de particulier. Il fait penser à ces fonctionnaires blasés tels qu'on les voit dans les vieux films français : en chemise blanche amidonnée avec des coudières, la tête penchée sur un bureau couvert d'un monceau de papiers, se dépêchant en fin de journée d'expédier un travail ennuyeux pour rentrer au plus vite chez eux.

– J'aimerais bien savoir à quel titre je me trouve ici, dit-elle sans attendre qu'il prenne la parole.

– Tout d'abord pour signer le procès-verbal d'identification concernant la personne que vous avez vue un peu plus tôt.

Depuis qu'on l'a conduite à la morgue, c'est la première fois qu'on parle de lui comme d'un individu, comme d'une personne, et non comme d'une chose vague et indéfinie. Entendre qu'on le désigne par le terme de « personne », et non par un simple pronom personnel, suscite en elle de la gêne. La promenade dans le doux monde des souvenirs, trouble et surréel, touche à sa fin ; elle retombe dans l'insupportable dureté du monde, dans son horreur frisant l'absurde.

Comme une poupée mécanique sortant toujours les mêmes sons, elle répète :

– Je l'ai identifié, je l'ai identifié.

– D'où connaissiez-vous M. Mura, madame Öztürk ?

– M. Murat est un diplomate aussi connu en Turquie qu'en Europe et un bureaucrate de haut rang. C'est quelqu'un qui s'est employé à améliorer l'image de la Turquie dans le monde, surtout après le coup d'État militaire de 1980. Dans mon métier, la plupart des gens le connaissent.

– Je voulais dire personnellement, est-ce que vous le connaissiez de près ?

– Je l'ai rencontré pour raisons professionnelles. Lors des

conférences de presse que j'ai suivies hors de Turquie surtout, en Europe. Mais je peux dire que je connais pas mal de choses sur lui.

– N'interprétez pas mal, si vous êtes là, c'est juste en tant que personne à consulter pour nous aider à approfondir l'enquête. Vous n'êtes même pas témoin. Malgré tout, pardonnez ma curiosité, mais pour quelle raison vous intéressiez-vous autant à lui ?

– C'est vous qui dites que je m'intéressais beaucoup à lui. Je m'y intéressais pour les besoins de mon métier. Par ailleurs, n'oubliez pas que j'ai fui à l'étranger à l'époque de la junte militaire, que je suis une réfugiée politique et que je suis de près tout ce qui concerne la Turquie. Arın Murat est une personnalité connue et importante.

– Je comprends. Voyez-vous une raison pour qu'on fomenté un attentat contre lui à Paris ? J'imagine que vous allez faire un papier sur l'événement pour votre journal ; comment allez-vous expliquer cet attentat ?

– Tout est si horrible, si soudain, que je n'ai pas encore eu l'occasion de faire des recherches ni même d'y réfléchir. Vous lirez comment j'interprète la chose demain, dans le journal. Pour être juste, il nous faut des renseignements sur les meurtriers, ou du moins obtenir quelques indices. Puisque je suis là, je vais vous demander quelques informations pour pouvoir rédiger mon papier. Personne n'a encore été arrêté, je crois.

Elle se demande comment elle a pu rester si calme à la morgue alors qu'Arın gisait sur un étrange lit métallique – non, dans une boîte – comme dans les films d'horreur, et elle commence à prendre peur. Les moments où elle est chargée d'une douleur insupportable, c'est comme si elle anesthésiait toutes ses émotions, se glaçait, devenait mécanique. C'est seulement après que la désolation de la mort se mue en un cri fou et désespéré, et fait craquer son cœur. C'est ce qui s'était passé à la mort de son fils. Ils lui avaient dit que l'identification du cadavre était une formalité nécessaire, mais qu'elle pouvait s'en abstenir si jamais cela s'avérait pour elle au-delà du supportable. Mais elle avait tenu à le voir. Elle avait peut-être

espéré pouvoir dire « non, ce n'est pas lui ». L'enfant gisait sur une table métallique, exactement comme Arin. Pas de douleur sur son visage. Il semblait avoir grandi, mûri. « Or, cela faisait seulement deux ans que je ne voyais pas mon fils. Les jeunes grandissent beaucoup en deux ans. » En caressant les joues froides et inertes du mort, elle eut un frisson. Comme il est loin, comme il est étranger, avait-elle pensé avec tristesse. La douleur brûlante et folle était venue après. Sous la forme d'un long cri sauvage qui effraya ceux qui l'entendirent, comme un hurlement à la mort; et puis...

Elle essaie de comprendre ce que lui dit l'homme en face d'elle – inspecteur de police judiciaire, procureur ou autre magistrat, peu importe...

– Nous ne détenons pas encore d'indices sérieux, mais cela ne devrait pas tarder, j'espère. Vous savez probablement que les services du renseignement turc mènent parallèlement leur enquête. Comme vous avez obtenu la nationalité française, ils ne peuvent pas vous interroger sans que vous-même en fassiez la demande, mais il se peut qu'ils cherchent à sonder ce que vous savez. Ou bien peut-être est-ce vous qui souhaitez nous livrer des informations détaillées, à nous ou à eux.

Elle sent peu à peu qu'elle se fatigue de ce jeu.

– Il y a quelque chose que j'aimerais apprendre moi aussi. J'aimerais bien savoir quel genre de rapport on s'imagine que je pourrais avoir avec le meurtre d'Arin Murat en pleine rue à Paris. Et en premier lieu, pourquoi on se sert de moi pour l'identification du cadavre – elle avait prononcé ce mot en martelant chacune de ses syllabes... Surtout quand l'identité de ce cadavre est parfaitement connue et que je ne suis pas la seule personne d'origine turque à Paris.

– Tout cela n'est qu'une procédure légale, je vous assure. Et à n'en pas douter, vous n'êtes pas la seule à procéder à l'identification. L'ambassadeur en personne a été convoqué avant vous. L'épouse et la fille de la victime sont en route pour Paris, mais nous n'avons pas voulu les affliger à ce stade.

Après le terme de « cadavre », voilà maintenant d'autres mots tout aussi froids et abrupts, « l'épouse et la fille de la victime ».

Comme tout droit sortis de lisses textes juridiques, prononcés sur un ton presque badin, un moule creux même pas dramatique. Une épouse que, pour des raisons humanistes, on ne veut pas affliger «à ce stade». Mais moi, on peut m'affliger; concernant Arin Murat, on peut m'affliger à tous les niveaux.

«L'épouse de la victime... La femme avec laquelle Arin est marié : sa femme.»

Les faire-part de mariage que leur famille avait publiés en hiver 1973 dans les grands journaux et les rubriques mondaines, elle les avait vus alors qu'elle habitait chez sa mère à Istanbul, avec Ömer et leur enfant. «Arin Murat, le fils aîné des Murat, grande famille de commerçants, a épousé Ipek, la jolie et gracieuse fille d'un ancien ambassadeur à Ankara au cours de noces splendides; le tailleur qu'elle portait pour les fiançailles était de chez Chanel, la robe de mariage au bustier entièrement brodé de perles et au voile parsemé de fleurs en perles avait été confectionné chez Dior; dans cette robe, la mariée paraissait tout droit sortie d'un conte de fées; en contraste avec la sobre élégance de la mère de la mariée, la mère du marié était éblouissante avec ses bijoux de valeur et sa toilette en velours violet», était-il écrit.

Elle observa un long moment la photo du journal. La mariée au visage de madone était vraiment belle. Un genre de beauté pure, diaphane... Elle n'éprouva ni douleur ni jalousie. Elle se fit seulement la remarque qu'Arin et elle venaient d'un monde extrêmement différent et que leurs chemins étaient on ne peut plus divergents.

Sa mère occupée à courir derrière son petit-fils, qui avait commencé à se mettre debout et à marcher en se tenant aux vieux fauteuils, avait dit d'un ton plaintif et réprobateur : «Ton Arin Murat s'est marié.» La colère qu'elle éprouvait contre sa fille, à qui elle en voulait de ne pas avoir fait un bon mariage, d'avoir gâché leurs efforts et d'avoir eu un fils avec ce communiste dont on ne savait pas vraiment ce qu'il faisait ni quel était son métier, affleurait dans sa voix. Elle voulait épancher sa rancœur en remuant le couteau dans la plaie.

– Oui, maman, moi aussi je l’ai lu dans le journal, que Dieu lui apporte le bonheur.

Afin de paraître détachée et d’éluder le sujet, elle se mit à jouer avec son fils.

– Si tu n’en avais pas tout le temps fait qu’à ta tête, si tu n’étais pas tombée sur ces communistes à Ankara et si tu ne t’étais pas fourrée dans ces histoires, maintenant, ce serait toi la mariée sur cette photo.

– Non, maman. Ce que tu n’as jamais compris ni accepté, c’est qu’Arın n’aurait pas pu m’épouser. C’est toi qui as imaginé un tel mariage, c’est toi qui en as rêvé.

– Mais regarde, il a même attendu que tu te maries pour lui-même se marier. S’il n’y avait pas eu cet enfant... Il y avait encore de l’espoir, mais avec le gosse...

Quand elle était désemparée et n’atteignait pas le but qu’elle s’était fixé, sa mère attaquait en dessous de la ceinture et blessait la personne en face. C’était son arme, sa fille le savait. Et elle détestait ce travers chez sa mère. «Si elle veut faire mal, d’accord! Chiche, allons-y! Déchirons-nous mutuellement», pensa-t-elle. Autrefois, lorsqu’elle était jeune fille, elle aurait crié, hurlé et voulu avoir le dessus. Mais depuis qu’elle était obligée de partager avec son mari et son fils le petit appartement de sa mère, elle ne parlait plus aussi haut qu’avant, et la plupart du temps, pour préserver l’équilibre et la sérénité du foyer – ne serait-ce qu’en apparence –, elle gardait le silence.

– La famille d’Arın n’a pas voulu que leur fils se marie avec moi, maman. Ils pensaient que notre famille n’était pas du même monde que le leur, que je n’étais pas une belle-fille digne de leur rang, qu’ils ne pourraient pas te présenter comme parent par alliance dans leur milieu par exemple...

Elle avait lancé le coup mortel d’un bloc, sans traîner ni perdre de temps, et elle prenait un grand plaisir à le faire.

– Tu inventes tout ça maintenant pour te donner raison. Je n’en crois pas un mot. Quand Arın t’appelait, c’est moi qui répondais parfois. Il était si poli, si gentleman...

– Je n’invente rien, au contraire, il y a des tas de choses que je ne te raconte pas pour ne pas te faire de peine. C’est la



mère d'Arin elle-même qui me l'a dit des années plus tôt. Elle m'avait dit qu'Arin devait faire un bon mariage pour avancer dans sa carrière et m'avait demandé de ne pas lui faire obstacle. Vous voyez bien, chère mère, que, contrairement à ce que vous croyez, les filles de simples maîtres d'école ne sont pas admises dans ces rangs-là de la société.

– Ils ont un fier toupet... Nous... nous, ton père et moi, avons lutté je ne sais combien d'années pour faire étudier les enfants de ce pays sans rechigner à nous rendre dans les villages ou les bourgades de province. Ton père s'est sacrifié pour vivre avec honneur, pour payer sa dette au pays. Il est mort avant d'atteindre l'âge de quarante-cinq ans. Toi aussi tu ne manques pas de toupet. Qu'est-ce que ça veut dire «de simples maîtres d'école»? Les enseignants sont la prunelle de cette nation, l'armée du savoir et de l'éducation. Les professeurs sont la pierre angulaire de la république fondée par Atatürk. Vous avez tous un sacré toupet.

Elle s'était mise à pleurer tout haut, en reniflant bruyamment.

Au moins, elle n'abordera plus jamais ce sujet, cette conversation s'arrêtera là, se réjouit Ülkü. Cela lui avait fait du bien de voir sa mère pleurer à cause d'elle. Elle sentait qu'elle essayait de se venger de l'univers étriqué que cette femme avait dans la tête, de ces valeurs figées dont jamais elle ne discuterait le bien-fondé, du mépris qu'elle nourrissait pour les ouvriers et les paysans avec ses airs d'institutrice sans jamais se demander «et moi, qui suis-je, d'où suis-je issue», de son sentiment d'infériorité et d'admiration face à la richesse, au pouvoir, à la puissance, de toutes ces choses qu'elle avait perçues depuis son enfance chez sa mère et qu'elle détestait. Et elle savourait sa victoire.

Sa mère grommelait toujours en reniflant :

– D'ailleurs, cette famille Murat était du Parti démocrate, n'est-ce pas? Son oncle a été envoyé à Yassiada<sup>1</sup> à ce qu'il

1. Yassiada : l'une des plus petites îles de l'archipel des îles des Princes. C'est là qu'eurent lieu les procès des membres du Parti démocrate après le

paraît. Je ne cesse de te le dire : on marche sur la tête. Ils n'aiment pas les filles de prof, ces trous du cul ! Avec l'éducation que tu as eue, en plus ! On t'a mise dans les meilleures écoles, on a tout fait pour que tu ne manques de rien. Je me suis saignée aux quatre veines pour vous. Regarde ta sœur. Il faut un peu garder les pieds sur terre... Elle n'a pas repoussé comme toi un bon mariage en faisant la fine bouche. Elle vit dans l'opulence, elle a une maison spacieuse, elle a une bonne et une voiture. À force de ne trouver personne à ton goût, vois un peu sur qui tu es tombée. Membre du corps enseignant à ce qu'il paraît, très instruit... au final, un communiste quoi ! Et avec une tête ainsi faite, si ce n'avait pas été Ömer, tu nous aurais ramené un Mehmet, un ouvrier. Cherche la faute non pas chez tes profs de parents, mais en toi-même !

Elle eut pitié de sa mère qui crachait sa colère à travers ses larmes. « Je reste tout de même sa fille, je suis aussi dure qu'elle, je suis vraiment la dernière des sauvages », pensa-t-elle. Elle l'avait suffisamment blessée. Elle fut envahie de honte et de remords. Elle tâcha d'apaiser un peu sa mère en pleurs.

– Laisse tomber, ne te vexes pas. Regarde quel beau petit-fils tu as. Cela ne va pas si mal en plus. Je crois que nous pourrions bientôt respirer. Ömer n'aura plus besoin de vivre dans la clandestinité. Il semble que des élections pourront se tenir et que tout rentrera dans l'ordre. Oublie Arın Murat, sors-le de ta tête. Dès le début, c'était évident que ça ne marcherait pas.

Elle prit affectueusement dans ses bras son fils qui se traînait par terre.

– Umut, ce bébé d'espoir, verra des jours meilleurs. Ce n'est pas pour rien qu'on l'a appelé Umut. Si nous parvenons à construire ce monde, bébé Umut vivra dans un monde éclairé, pacifiste, où personne ne fera de distinction de classes entre les gens, où personne ne demandera si l'on est fils d'ouvrier, d'enseignant ou de député, où tous seront égaux.

coup d'État militaire du 27 mai 1960. Plusieurs des accusés furent condamnés à mort, dont le Premier ministre, Adnan Menderes, premier dirigeant démocratiquement élu de la république de Turquie, ainsi que deux ministres de son cabinet.

\*\*\*

Elle était perdue dans ses pensées. Quand la porte s'ouvre, elle revient à elle en sursautant. En lisant le procès-verbal apporté par un officier de police en uniforme, elle murmure doucement :

– Mais pourquoi moi ?

– Vous, madame Öztürk. Vous, parce que M. Murat vous a appelée hier matin au journal avant la conférence de l'après-midi, et il vous a parlé.

Surprise, elle se fige un instant. Savent-ils d'autres choses encore ? Sont-ils au courant pour la soirée ? Faut-il en parler ? Elle se ressaisit aussitôt.

– Et cela démontre quoi ? Je suis la seule rédactrice d'origine turque dans la rubrique « International » d'un grand quotidien. N'est-il pas naturel qu'il veuille faire appel à moi pour que sa conférence trouve un écho dans l'opinion publique française ?

Elle essaie de décrypter l'expression sur le visage de l'homme. Soupçonneux, ironique, indifférent ? Elle n'arrive pas à savoir. « Faut-il que je dise que nous avons dîné ensemble le soir ? S'il ne me le demande pas, non. Et s'ils le savent et qu'il me pose la question ? Je dirai que c'était un repas de travail. »

– Le crime a été perpétré après minuit. À l'angle de la rue des Écoles, juste en face de la Sorbonne ; on lui a tiré une seule balle, par-derrière. Cela ne ressemble en rien à un crime passionnel, c'est un travail de professionnel. D'après vous, que faisait-il dans le coin à cette heure ?

La rue des Écoles donne sur le boulevard Saint-Michel. Dès qu'on évoquait la vie d'étudiant à Paris, la première chose qui venait à l'esprit à l'époque c'était un petit studio sous les toits dans un vieil immeuble parisien. Les traces de Mai 68 étaient vivaces. La vague ne s'était pas encore retirée, l'enthousiasme et l'espoir n'avaient pas encore cédé la place à la désillusion et à l'âpre tristesse de la défaite.

Elle se rappelle jusqu'aux moindres détails sa première venue dans le studio de la rue des Écoles, des années plus tôt.